

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Pour l'intelligence de la vie

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 39, numéro 3 (231), juin 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31667ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Issenhuth, J.-P. (1997). Compte rendu de [Pour l'intelligence de la vie]. *Liberté*, 39(3), 188–190.

Lire en français

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

POUR L'INTELLIGENCE DE LA VIE

Pierre Rabhi, Du Sahara aux Cévennes ou la reconquête du songe, Paris, Albin Michel, 1995, coll. «L'Expérience intérieure», 241 pages; Parole de Terre. Une initiation africaine, Paris, Albin Michel, 1996, coll. «Espaces libres» 245 pages.

Le premier livre, qui m'a fait le plus grand bien cet hiver, comment le présenter, et à qui? Son auteur le présente ainsi: «Ce témoignage est pour tous ceux qui refusent l'aberration de la civilisation technicienne en tant que phénomène cancéreux et désirent avec une passion tranquille contribuer à l'avènement de l'intelligence.» (p.12) Par la suite, peu soucieux de contester la civilisation technicienne, Rabhi l'ignore et propose autre chose. L'intelligence dont il souhaite l'avènement est celle de la vie, qu'aucune technologie ne donne. A-t-il tort, a-t-il raison de déclarer cette intelligence en voie de disparition? Un jour, je pense qu'il a tort, un autre, qu'il a raison, suivant ce que je vois ou entends successivement. De toute façon, cette préoccupation de l'intelligence de la vie est une dissonance agréable dans le concert pour oreilles d'ânes auquel nous soumet l'entrée dans le troisième millénaire. «Ce qui *va* changer dans votre vie», lit-on partout, et jamais «ce que *vous* allez changer dans votre vie», comme si toute initiative, tout libre arbitre, toute responsabilité avaient sombré dans un raz de marée préfabriqué.

Du Sahara aux Cévennes est une autobiographie qui s'arrête aux moments marquants de la « mise en place d'un mode de vie » (p. 229), de l'enfance musulmane dans une oasis du sud algérien à l'installation périlleuse sur une terre abandonnée de l'Ardèche. C'est aussi une quête de Dieu dans la proximité du monde vivant, dont on peut penser qu'il est proche de Dieu, puisqu'on s'y perd dans des énigmes à chaque pas. « Pourquoi bavardez-vous au sujet de Dieu ? disait Maître Eckhart, cité par Rabhi, tout ce que vous dites de lui est mensonge. » *Du Sahara aux Cévennes* ne donne pas dans ce bavardage, et j'en tire l'idée que la quête de Dieu « à travers l'univers¹ » est moins absente que Simone Weil ne le déplorait.

J'y ai trouvé des vues indépendantes sur des sujets inhabituels : la fatigue (la vraie, celle qui ôte toute illusion d'importance) ; la peur des difficultés ; le sacrifice des animaux dont on se nourrit ; l'agriculture et l'élevage considérés comme une « école d'objectivité », parce que « la vie, obéissant à des lois qui lui sont propres, n'a cure de nos sophismes » (p. 204). L'intelligence de la vie demanderait donc, si je comprends bien l'auteur – et ce que j'ai cru apprendre de l'expérience me porte à l'approuver –, l'abandon des lubies du dedans au profit de la disponibilité la plus grande possible au dehors. La « mise en place d'un mode de vie » qu'il évoque peut être vue comme cet apprentissage-là, jamais fini, avec ses difficultés, ses défaites, ses sursauts, ses rechutes, proportionnels à la résistance acharnée du dedans.

Rabhi a cultivé l'amour de la Terre dans une perspective que je trouve juste : « sans niaiserie », aussi loin du délire auquel peut mener « l'insurrection contre le matérialisme » que du rationalisme « prétendument dominateur des problèmes » (p. 204). Il a cherché la « réinsertion dans

1. « Le christianisme et la vie des champs », dans *Pensées sans ordre concernant l'amour de Dieu*, Paris, Gallimard, 1962, p. 22.

le balancement universel» par la voie de la «solidarité sol-plante-animal-homme» (p. 205), et il est évident qu'il a grandement payé de sa personne sur ce chemin. Cela donne au livre un poids, une gravité qui m'ont manqué peu après, en lisant *Pèlerinage à Tinker Creek* d'Annie Dillard², livre pourtant fort intéressant, habité lui aussi par la quête de Dieu «à travers l'univers», mais où l'attention au monde m'a paru relever plutôt du dilettantisme brillant et du loisir.

Des expériences comme celle de Rabhi, il en existe aujourd'hui, qui ne font aucun bruit, sur tous les continents – j'en ai quelquefois des échos inattendus –, et j'y vois une raison d'espérer encore un peu pour la Terre, parce que ces expériences pourraient jeter les bases d'une connivence nouvelle – non plus dans le champ économique de l'exploitation et de l'aide, mais dans celui, peut-être plus fécond à la longue, du comportement par rapport au monde – entre ceux qui profitent de la prospérité et les autres.

Le fait que Rabhi ait été tour à tour dans le courant social et en marge donne de la crédibilité au diagnostic qu'il formule à la dernière page: «Partis de rien, nous sommes devenus des gens qui ont réussi à subsister sur un bout de terre presque inhospitalier. Et si nous avions à dire quelque chose, ce serait que notre misérable société n'est pas une fatalité, mais l'image pétrifiée de notre conscience.» (p. 238)

Je n'ai pas retrouvé dans *Parole de Terre* l'âpre, raboteuse, tâtonnante, maladroite mais encourageante vérité d'expérience qui m'avait séduit dans le premier livre. Le ton initiatique, de légende ou d'oracle rencontré dans le second a fait toute la différence.

² Traduit de l'anglais par Pierre Gault, Paris, Christian Bourgois, 1990, 392 pages.